

Entretien avec **PASCALE BUSSIÈRES**

PROPOS RECUEILLIS PAR PIERRE BARRETTE

24 IMAGES: *Votre situation comme actrice est assez particulière: contrairement à la plupart de vos confrères et consœurs qui naviguent entre la télévision, le théâtre, la pub et le cinéma, vous jouez de manière presque exclusive au cinéma. Comment expliquez-vous cette singularité?*

PASCALE BUSSIÈRES: Pour moi, c'est une question de choix. Par exemple, je trouve qu'à la télévision, on doit aller beaucoup trop vite. De plus, on est très rapidement cantonné dans un type de personnages; c'est un média qui peut s'avérer très bien, mais qui est aussi dangereux. La situation télévisuelle au Québec est particulière: nulle part ailleurs le public ne regarde autant ses propres téléromans qu'ici et il y a finalement assez peu d'émissions américaines qui sont vraiment regardées par les Québécois. Nous faisons de l'excellente télévision, d'excellentes séries (je pense à celle que Melançon a réalisée, entre autres), et puis j'ai vraiment apprécié de travailler sur *Blanche*. J'aime beaucoup partir en tournage pour six mois, sur plusieurs saisons, avec une équipe. C'est quelque chose qui me manque, mais à un moment donné, je trouve que ça va trop vite, c'est du «cannage». Comme on n'a plus le recul nécessaire, on perd un peu la perspective et il devient impossible de remettre en question son travail. On en vient à perdre de vue l'essentiel de ce qu'on fait, qui est de la création, et ça devient vite frustrant. Au cinéma par contre, on dispose de plus d'espace de jeu, quoique l'on tourne de plus en plus vite là aussi. Or, parce qu'on est capable de tourner rapidement, les institutions tiennent pour acquis que c'est le stan-



Pascale Bussièrès et Emmanuelle Béart dans *La répétition* (2001) de Catherine Corsini.

dard et ils financent en conséquence. J'ai tourné un film en Europe l'automne dernier (*La répétition* de Catherine Corsini): trois mois de tournage! Il y avait des journées où l'on tournait une seule scène, c'est un luxe extraordinaire pour moi. Et puis, j'aime aussi travailler sur des films au contenu plus expérimental, prendre des risques.

Sur le plan de la formation maintenant, qu'est-ce qui explique que vous avez choisi d'étudier en cinéma à l'Université Concordia



Pascale Bussières.

plutôt que de faire une école de théâtre, comme le Conservatoire ou l'École nationale?

Cela, je le dois beaucoup à Micheline Lanctôt avec qui j'ai commencé ma carrière cinématographique (dans *Sonatine*). Elle m'a donné mon premier rôle (à l'âge de 14 ans) et c'est une grande pédagogue. Elle enseigne d'ailleurs à l'Université Concordia. Je la regardais travailler, et ça me fascinait. J'étais de l'autre côté de la caméra, je la voyais à l'œuvre, et j'étais plus attirée par le travail de la mise en scène que par la dynamique du jeu de l'acteur, peut-être parce que

c'est plus abstrait. Le jeu demande une concentration, une énergie particulière qu'il faut trouver et, à l'adolescence, on n'est probablement pas en accord avec ce type d'énergie-là. J'étais davantage attirée par toutes les responsabilités, les décisions à prendre, l'implication artistique du réalisateur que par la passivité de l'acteur, qui est soumis aux décisions du réalisateur. Ça m'a donc menée à choisir d'étudier la réalisation plutôt que le jeu...

Avez-vous l'impression que cet aspect de votre formation influence votre vision du jeu proprement dit?

Je crois que cela n'influence pas tant ma vision du jeu que mon rapport avec l'équipe de tournage et le travail de chacun des techniciens. Comme j'ai fait le tour d'à peu près tous ces postes-là en quatre ans à l'université, je comprends mieux leur position et j'ai également un grand respect pour leur travail. Quand je suis sur le plateau, je me considère un peu comme une technicienne qui fait partie de l'équipe, plutôt que l'actrice, qui est souvent à part, dans son univers clos, à l'écart des autres. Bien sûr, je connais les lentilles, les types de pellicules, mais je ne crois pas que ça change grand-chose au jeu. C'est surtout dans mon attitude que je perçois une réelle différence. Peut-être qu'intuitivement, je me situe de façon différente, mais ce n'est pas quelque chose que je fais de manière consciente ou délibérée.

Vous avez tourné sans longues interruptions depuis 1984, vous êtes par conséquent en mesure de poser un regard diachronique sur la production québécoise.

Sentez-vous que les choses ont changé (en bien ou en mal) depuis 15 ans?

Je trouve dérangent le fait que les réalisateurs donnent raison aux bailleurs de fonds en prouvant qu'on peut faire toujours plus vite. J'aimerais qu'il y ait une espèce de soulèvement, que les gens de l'industrie se lèvent et disent que ce n'est pas de 25 jours qu'ils ont besoin pour faire un film, mais de 30 au moins. Tout le cinéma québécois s'en sentirait mieux et aurait plus de retentissement à l'étranger. Bâtir une cinématographie, c'est quelque chose qui prend du